



« Comment tu me parles? »

Partager la parole Se parler pour transmettre (5/5)

Entre convives, entre générations différentes, entre maître et élèves, la parole permet de transmettre ce qui compte le plus... et parfois l'anecdotique!

Repas traditionnel des bergers et de leurs familles lors de la tonte des moutons, à Villagrande Strisaili, en Italie. Claudine Doury/Agence VU



« Sans les grands repas, plus de parole collective »

entretien

Gian-Luca Farinelli
Directeur de la Cinémathèque de Bologne et du festival Il Cinema Ritrovato

— La parole envahit les scènes de repas

pantagruéliques qui peuplent le cinéma italien.

— Le directeur de la Cinémathèque de Bologne regrette leur disparition progressive.

Le repas en Italie est-il toujours le grand lieu de la palabre familiale ou amicale?

Gian Luca Farinelli: Hélas, non. Tout a changé. Ce moment my-

thique dans la culture italienne, et chrétienne, a été balayé par la précipitation, l'accélération, l'impatience de nos modes de vie. Nous n'avons plus le temps pour ces grands repas qui nous réunissaient, où la parole, vive et colorée, circulait. Nous sommes tous tellement occupés. En Italie, nous assistons à l'explosion de chaînes qui apportent à domicile les repas tout faits. Nous avons même perdu

le temps de faire le marché ou les courses, et celui, si essentiel, de la préparation du repas. Nous vivons un changement gigantesque dans cette Italie du XXI^e siècle. Nos règles millénaires, archaïques, liées aux saisons, à la nature, à la religion disparaissent. Déjà, à la fin du XX^e siècle, les paysans étaient devenus une minorité, réduite comme peau de chagrin, sans droit à la parole.

Où est la parole, alors, en Italie?

G.L.F.: Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est plus à table. Elle se répand dans les smartphones, les réseaux sociaux. Elle n'a plus la puissance que conféraient la présence, les échanges d'arguments face à face. En même temps, nous parlons sans cesse, mais sous le régime d'une injonction publicitaire. Même le re-

« Comment tu me parles ? »



●●● Suite de la p. 25

pas est publicitaire. Il n'est que de voir l'inflation d'émissions de cuisine alors que nous n'avons plus le temps de cuisiner.

Le cinéma italien n'est-il pas le conservatoire de cette tradition en voie d'extinction ?

G. L. F. : Si, et heureusement qu'il nous reste ces témoignages. Le cinéma est un miroir qui renvoie un regard collectif sur la société et entretient une relation très profonde avec la société. Presque tous les grands films italiens comportent une scène de repas, devenue mythique. Prenez *Amarcord*, de Fellini. Toutes les figures sont rassemblées autour de la table. La mère prépare, sert, mais se tient à distance des hommes à table. Ma grand-mère cuisinait des plats spectaculaires, à mourir de plaisir. Elle ne mangeait pas avec nous. Elle organisait la mise en scène d'un tableau dont nous étions les acteurs. Ce que montre Fellini, et tant d'autres cinéastes de cette époque, c'est que les hommes pouvaient se donner en spectacle grâce au travail et à la présence des femmes.

« Longtemps, le repas, tel que le cinéma le restituait, fut le lieu du rassemblement des générations et des parlers régionaux, que l'on n'entendait pas ailleurs. »

Fellini a beaucoup utilisé cette figure de style du repas dans ses films...

G. L. F. : Oui, bien sûr. Mais il a aussi vu ce qu'il adviendrait de ces moments partagés. Son prophétisme me touche beaucoup. Les films de Fellini sont une radiologie du futur. *La Dolce Vita* ne comprend aucun repas. Et dans les suivants, pour peindre une Italie qui n'a plus faim, la question alimentaire n'est plus qu'une affaire industrielle et publicitaire. Les scènes de repas restent néanmoins liées au cinéma italien. Les grands acteurs (Toto, Alberto Sordi, Ugo Tognazzi, Anna Magnani) ont puissamment habité ces scènes, pouvant dérapier en invectives et engueulades (encore un autre registre de langue), qui font partie de l'imaginaire du peuple italien. Longtemps, le repas, tel que le cinéma le restituait, fut le lieu du rassemblement des générations et des parlers régionaux, que l'on n'entendait pas ailleurs.

le conseil pour mieux se parler

Un festin de paroles

Le cinéma de Paolo Sorrentino (Il Divo, La Grande Bellezza) n'entérine-t-il pas cette rupture historique ?

G. L. F. : Si, en effet. Dans les repas de ses films, les relations humaines sont diluées au profit du spectacle. Il accomplit la malédiction de Marco Ferreri, esquissée dans *La Grande Bouffe*. Le repas, où la famille n'apparaît pas, n'est plus un lieu de rencontres mais de mort. Une exception notable, cependant, le film d'Alice Rohrwacher *Le Meraviglie (Les Merveilles)*. Le repas y redevient un espace de rencontres entre pauvres et riches. Il permet à la parole de se libérer, d'ouvrir la voie à des échanges et des discours. Pour elle, il faut repartir de là. Je voudrais insister sur l'importance d'Ermanno Olmi (*L'Arbre aux sabots*), qui nous a quittés, en mai dernier. Je l'ai beaucoup côtoyé. Nous sommes devenus amis quand il a transféré son école de cinéma à Bologne, au sein de la Cinémathèque. Il y donnait des cours gratuitement, à une condition. Disposer d'une grande table pour préparer, cuisiner et manger avec les étudiants afin de poursuivre, d'une autre façon, son enseignement. C'était magnifique à voir. J'ai le souvenir de moments extraordinaires, de sa capacité à écouter, à donner de la richesse à ces échanges qui dépassaient la simple relation de maître à élèves. Ils étaient l'affirmation d'une communauté et instituaient le bonheur de constituer ensemble une pensée riche et féconde.

Qu'en est-il de la parole populaire aujourd'hui en Italie ?

G. L. F. : Smartphones et réseaux sociaux ont dilué la vraie parole, celle, vivante, qui se nourrit de l'échange et de la confrontation d'idées, se renforce par la controverse et le contact direct, le face-à-face. Comme personne ne détient la vérité, la parole actuelle glisse vers la confrontation des egos. Cette transformation précipite la fin du modèle grec de la *polis* qui instaurait l'espace de la parole publique et de la pensée dynamique. Les réseaux sociaux accélèrent la disparition des accents régionaux, si importants en Italie. Les argots sont aussi en voie de disparition. Or, on n'est jamais aussi sincère et convaincant que dans sa propre langue.

Recueilli par Jean-Claude Raspiengeas

sur la-croix.com
À écouter Le témoignage de Marie Mullet-Abrassart sur une parole qui l'a blessée et une parole qui l'a sauvée

Pour alimenter les conversations des repas, on peut s'inspirer de quelques films :

- *La Trilogie marseillaise*, de Marcel Pagnol.
- *La Règle du jeu*, de Jean Renoir.
- *Fanny et Alexandre*, d'Ingmar Bergman.
- *Gens de Dublin*, de John Huston.
- *Le Temps de l'innocence*, Martin Scorsese.

- *Le Festin de Babette*, de Gabriel Axel.
- *Vincent, François, Paul... et les autres*, de Claude Sautet.
- *Les Tontons flingueurs*, de Georges Lautner.
- *My Dinner with André*, de Louis Malle.
- *L'Amour à mort*, d'Alain Resnais.
- *Un conte de Noël*, d'Arnaud Desplechin.

- *Notre petite sœur*, de Hirokazu Kore-Edda.
- *Nos meilleures années*, de Marco Tullio Giordana.
- *Juste la fin du monde*, de Xavier Dolan.

Ne pas prendre pour exemple :

- *Que la bête meure*, de Claude Chabrol.
- *Festen*, de Thomas Vinterberg.
- *La Grande Bouffe*, de Marco Ferreri...

portrait

Passeur de mémoire intime



Photo : Bertini/Futuropolis

L'homme de radio Philippe Collin a choisi, avec la bande dessinée *Le Voyage de Marcel Grob*, de redonner la parole à son grand-oncle alsacien, enrôlé de force dans les Waffen-SS en 1944.

Philippe Collin
 Journaliste à France Inter

Quand vous saluez Philippe Collin, c'est une voix familière de France Inter qui vous répond. Il faut dire que cela fait presque vingt ans que l'énergique homme de radio arpente les couloirs de la « Maison ronde ». Arrivé à Paris avec une maîtrise d'histoire en poche, il y entre en 1999 pour ne plus la quitter. Il anime aujourd'hui l'émission dominicale « L'œil du tigre », pur moment de plaisir et d'intelligence où se dévoile l'histoire oubliée des champions et des gens du sport.

Mais la sortie de la bande dessinée *Le Voyage de Marcel Grob* (Éd. Futuropolis), écrite avec le dessinateur Sébastien Goethals, prouve que son talent s'exprime aussi sur une autre palette. C'est une histoire différente qu'il a choisi de raconter là, intime, une affaire de famille. Quand Philippe découvre en 1995 que Marcel, son grand-oncle, « un grand-père de remplacement, le mien étant mort quand j'avais 1 an », aimant et aimé, avait servi non pas dans la Wehrmacht mais dans une unité SS, c'est le choc.

« Cela m'a bouleversé et a fissuré la relation avec ce grand-oncle que je chérissais. » Le jeune homme âgé alors de 20 ans questionne encore et encore son aïeul et se confronte à son mutisme. Un silence insupportable qui va durer jusqu'à la mort de Marcel en 2009. Un silence compris comme un aveu, terrible, de son engagement volontaire dans le camp du pire.

Un second rebondissement bouleverse l'existence de Philippe : la découverte, en 2012, dans le *Soldbuch* (livret de solde) de son grand-oncle, que le jeune homme de 17 ans n'avait finalement pas eu le choix et fut enrôlé de force dans cette unité de Waffen-SS, à l'instar des centaines de milliers de « malgré-nous » alsaciens.

« Ce livre est une forme de réparation pour moi, pour lui, pour les 10 000 engagés de force alsaciens des unités SS, et finalement pour les 130 000 jeunes hommes qui ont dû faire la guerre malgré eux », explique Philippe Collin. Outre le besoin de demander pardon, l'auteur entend aussi questionner et interpeller la jeunesse d'aujourd'hui : « Qu'est-ce que cela signifie d'avoir, à 17 ans, des choix radicaux, moraux à faire ? »

« Qu'est-ce que cela signifie d'avoir, à 17 ans, des choix radicaux, moraux à faire ? »

Cette bande dessinée s'est imposée à lui comme le vecteur naturel de cette réparation et de cette adresse, au moment où les usages des médias et les pratiques culturelles se fragmentent. Elle reste un médium « qu'on trimballe, s'échange, offre, y compris entre les générations ». Son succès a dépassé toutes leurs espérances, à lui et son compère Sébastien Goethals : 100 000 exemplaires vendus à ce jour. Alors il enchaîne, séances de dédicaces, signatures et entretiens avec la presse depuis



la sortie du livre en octobre 2018.

Il se souviendra longtemps de son baptême du feu à la matinale de France Inter où, face à Léa Salamé et Nicolas Demorand, c'est la voix chargée d'émotion qu'il évoqua pour la première fois Marcel Grob et son voyage infernal. Puis de ce courrier, abondant, reçu comme un remerciement. Ce livre, il le sait à présent, a parfois restauré le dialogue dans ces familles d'Alsace où le non-dit a pesé trop longtemps. « Ça, ça m'importe, ça me touche beaucoup », glisse-t-il dans un sourire.

Et quand une grand-mère vient lui faire signer trois exemplaires pour ses petits-enfants, ou qu'un gamin de 15 ans sollicite une dédicace pour son grand-père « malgré-nous », ses remords s'estompent, un peu. Même si subsiste la tristesse de ne jamais avoir pu demander pardon à son grand-oncle, l'idée que Marcel soit devenu une sorte de porte-parole le rend heureux. « Ça me fait beaucoup de joie pour tout vous dire. »

Fabien Vernois

« Comment tu me parles? »

« Il ne faut pas tant regarder ce que l'on mange que celui avec lequel on mange. » **Épicure**

Alexis Michalik, invité d'une des master class de l'école Icart au théâtre du Palais-Royal, à Paris.

Agnès Dherbeys/MYOP pour La Croix



la façon d'un parrain ou, dans le cas d'Alexis Michalik, d'un bon copain. « J'ai commencé à écrire principalement parce que j'avais des boutons et que j'étais mal dans ma peau », confie-t-il ainsi, insistant sur les « galères » qui ont émaillé son parcours.

L'aventure théâtrale débutera à Avignon, dans le festival « off », où le metteur en scène dit avoir « tout découvert ». « C'est l'endroit où il peut se passer quelque chose. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'y aller. »

L'identification, ici, fonctionne à plein. La majorité de l'assistance appartient à la même génération que le metteur en scène, qui parle leur langage – il dit « potes », « fun », « truc de fou » –, livre des anecdotes personnelles et fait des blagues : « Comment on fait pour être millionnaire et directeur de théâtre ? Il faut être milliardaire à la base. » Éclats de rire dans la salle.

« Dans la morosité ambiante, il véhicule une parole optimiste, un message de ténacité. »

Deux heures trente plus tard, la master class touche à sa fin. « Il faut oser, martèle Alexis Michalik. J'ai l'impression que tout ce que j'ai initié dans ma vie, sans trop savoir pourquoi, m'a toujours servi. Je vous encourage à créer, à produire, car ce ne sera jamais perdu. »

À la sortie, le public est enthousiaste. La « fraîcheur » de Michalik, sa « spontanéité », sa « tchatche phénoménale » ont plu. « Dans la morosité ambiante, il véhicule une parole optimiste, un message de ténacité », se réjouit Marie-Caroline, la cinquantaine, venue voir qui se cachait derrière ces pièces qu'elle a tant aimées, d'Intra muros au Porteur d'histoires.

« Ses conseils ne s'appliquent pas forcément à tout le monde, mais rencontrer quelqu'un pour qui ça a marché et comprendre son processus créatif a quelque chose de très stimulant », témoigne Kévin, apprenti comédien bien conscient que le milieu fait peu d'élus. Son amie Audrey, elle aussi, se sent « reboostée ». « Il l'a fait, pourquoi pas nous ? »

Jeanne Ferney



La leçon de théâtre d'Alexis Michalik

À mi-chemin entre la conférence et l'atelier, la « master class » donne la parole à des artistes prestigieux, livrant quelques-uns de leurs « secrets » sur le ton de la confiance.

Le metteur en scène Alexis Michalik s'est prêté à l'exercice en janvier, dispensant conseils et mots d'encouragement à de jeunes comédiens en quête de modèles.

C'est l'homme à qui tout réussit. À 36 ans, Alexis Michalik, acteur, metteur en scène et scénariste, fait figure de prodige du théâtre privé. Régulièrement nommé aux Molières, il n'en repart jamais sans une ou plusieurs statuettes.

Également réalisateur, il s'illustre depuis quelques semaines avec son premier long métrage, *Edmond*, transposition sur grand écran d'un spectacle qui triomphe depuis trois ans au théâtre du Palais-Royal, à Paris.

C'est là, sur la scène où plane l'ombre des personnages qu'il a créés, que le jeune homme a fait sa « master class », devant une assemblée majoritairement constituée de comédiens et metteurs en scène en formation. S'ils savent que le succès n'est pas une recette, ils espèrent en attraper quelques ingrédients à la volée.

« Il a accepté notre invitation avec beaucoup de simplicité et a insisté pour que le temps consacré aux questions du public soit allongé », raconte Oriane, élève à l'Icart, une école formant aux mé-

tiers de la culture et du marché de l'art. C'est elle qui a organisé cet événement, gratuit et ouvert à tous, avec l'aide de deux camarades se destinant à travailler dans le spectacle vivant.

« La master class change de l'intervention classique dans une salle de cours, souligne l'étudiante. Pour un artiste comme Alexis Michalik, cela permet de sortir un peu de la promotion et de revenir à une parole plus naturelle. Pour des élèves comme nous, c'est l'occasion de quitter la théorie pour se projeter dans l'avenir de manière plus concrète. Cela nous permet d'anticiper sur ce qu'il faudra faire ou ne pas faire quand on aura les mains dans le cambouis... »

Moins professorales qu'une conférence, plus spectaculaires que l'allocution d'expert en mi-

lieu scolaire, les « master class » – ou « classes de maître » ainsi que le recommande *Le Robert* – sont devenues une pratique courante en France. Aux États-Unis, celles que Maria Callas dispensa à la Juilliard School dans les années 1970 sont restées dans l'histoire, inspirant même à Terrence McNally une pièce à succès, *Master class. La Leçon de chant de Maria Callas*.

Désignant d'abord une « session de formation de haut niveau animée par un artiste ou un interprète réputé » dans le domaine musical, ce type d'intervention s'étend désormais à d'autres champs culturels, et même au-delà, du droit aux mathématiques. La dimension pratique s'efface alors pour laisser place à la parole. Celle qui conseille, inspire, rassure, à